

## DE LA SIGNIFICATION DE LA TRANSGRESSION MORALE ET DE LA MAUVAISE CONSCIENCE

**Alain Bouregba**

**L'Esprit du temps** | *Imaginaire & Inconscient*

2008/1 - n° 21  
pages 87 à 99

ISSN 1628-9676

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-imaginaire-et-inconscient-2008-1-page-87.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
Bouregba Alain, « De la signification de la transgression morale et de la mauvaise conscience »,  
*Imaginaire & Inconscient*, 2008/1 n° 21, p. 87-99. DOI : 10.3917/imin.021.0087  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

# De la signification de la transgression morale et de la mauvaise conscience

Alain Bouregba

---

Chez l'enfant, l'avènement de la conscience morale n'annihile pas l'attrait du mal, à l'inverse, elle en constitue le postulat initial. Le temps inaugural de la conscience morale est contemporain de l'accession au sentiment de responsabilité de ses actes, autrement dit de la capacité de l'enfant à revendiquer sa liberté. La possibilité de préférer le mal au bien vérifie et éprouve la liberté. La connaissance du bien et du mal ne supprime pas chez l'enfant le désir de transgresser les règles morales. Aussi, deux types d'investigation doivent-elles être distinguées, la première est relative aux processus responsables de l'avènement d'une représentation opposant le bien au mal, la seconde est relative à la signification que revêt la transgression des règles morales dès lors que ces règles sont acquises. Cet article a pour objet la seconde investigation, c'est-à-dire d'appréhender l'attrait du mal comme la tentative de réduction de tensions inconscientes ou encore, dans une perspective d'économie psychique.

La jouissance que le pervers éprouve à enfreindre les règles morales suppose sa capacité à s'en faire une idée claire et la connaissance des interdits qui leur sont subséquentes. Durant l'enfance, deux périodes peuvent ainsi, être différenciées. La première correspond à l'époque d'immaturité éthique. Jusqu'à l'âge de cinq ans et les prémisses du complexe œdipien, l'enfant assimile un comportement mauvais au risque de perdre l'amour qu'on lui porte. À cette époque, l'enfant n'éprouve pas de véritable sentiment de culpabilité mais, comme le suggérait Freud un remords, une affection consécutive à la crainte de perdre l'objet amour. Dans l'acception freudienne le remords est relatif à un comportement effectif alors que le sentiment de culpabilité

repose sur un conflit inconscient qui oppose les pulsions aux interdits. *«Si l'on éprouve un sentiment de culpabilité après avoir fait le mal et parce qu'on l'a fait, il conviendrait de l'appeler plutôt remords»* écrivait Freud<sup>1</sup>.

C'est au cours du complexe paternel que se structurent chez l'enfant les éléments de cette confrontation. C'est pourquoi, l'essor de la conscience morale s'amorce à l'occasion du complexe œdipien qui ouvre l'enfance à une deuxième période au cours de laquelle l'interdit exerce une répulsion autant qu'une attraction.

Pour autant la signification des manifestations de la mauvaise conscience, le dégoût du mal autant que la tentation qu'il exerce ne peuvent chez l'enfant comme chez l'adulte se réduire aux seuls enjeux des sentiments de culpabilité qui constituent l'héritage du complexe œdipien. Le sentiment d'avoir mal agi a un versant conscient et inconscient, manifeste et latent. La mauvaise conscience équivaut au contenu manifeste du sentiment de culpabilité qui, à être différencié du remords, repose sur un contenu latent et inconscient. Le sentiment de culpabilité se fixe sur la réaction du surmoi à l'expression immédiate des pulsions. Le sentiment de culpabilité se déploie, parfois, dans des formes étrangères à la conscience d'avoir mal fait. Ainsi, la timidité et les inhibitions excessives sont-elles des manifestations conscientes d'un sentiment inconscient de culpabilité.

Dans les quelques pages qui suivent, je différencierai la mauvaise conscience du sentiment de culpabilité, afin de mieux dégager les relations qu'ils entretiennent et, à la lumière de cette mise en rapport, préciser les diverses significations que peut prendre une transgression morale.

## **I) Mauvaise conscience et sentiment de culpabilité**

La psychanalyse apparaît dans une société qui repose sur le renoncement. *«La civilisation (...) doit soustraire à la sexualité, pour l'utiliser à ses fins, un fort appoint d'énergie psychique. (...) Notre civilisation européenne occidentale a atteint, comme elle nous le montre, un point culminant dans cette évolution. (...) Le choix d'un objet par un individu venu à maturité sexuelle sera limité au sexe opposé, la plupart des satisfactions extragénitales seront prohibées en tant que perversions. Toutes ces interdictions traduisent l'exigence d'une vie sexuelle identique pour tous ; cette exigence, en se mettant au-dessus des inégalités que présente la constitution sexuelle innée ou acquise des êtres humains, retranche à un nombre appréciable d'entre eux le plaisir érotique et devient ainsi la source d'une grave injustice. Le succès de ces mesures restrictives pourrait consister alors en ceci que l'intérêt sexuel tout entier, du moins chez les sujets normaux dont la consti-*

*tution ne s'opposerait pas à pareille réaction, se précipitât sans subir de déperdition dans les « canaux » laissés ouverts. Mais la seule chose demeurée libre et échappant à cette proscription c'est-à-dire l'amour hétérosexuel et génital, tombe sous le coup de nouvelles limitations imposées par la légitimité et la monogamie. La civilisation d'aujourd'hui donne clairement à entendre qu'elle admet les relations sexuelles à l'unique condition qu'elles aient pour base l'union indissoluble, et (...) qu'elle ne tolère pas la sexualité en tant que source autonome de plaisir et n'est disposée à l'admettre qu'à titre d'agent de multiplication que rien jusqu'ici n'a pu remplacer.» Freud<sup>2</sup>*

Une civilisation dominée par l'idéologie du renoncement développe des formes psychopathologiques spécifiques sur le versant des névroses, comme sur celui des psychoses. *«La pratique de la psychanalyse nous a enseigné que ces privations sexuelles ne sont précisément pas supportées par les gens appelés névropathes. Ceux-ci se procurent dans leurs symptômes des satisfactions substitutives qui, ou bien les font souffrir par elles-mêmes, ou bien deviennent source de souffrance en leur préparant des difficultés avec le milieu ou la société.»* Freud.

Ainsi, les troubles hystériques et paranoïaques qui reposent sur une réaction aux refoulements, auxquels l'idéologie du renoncement incitait fortement, dominaient, au début du XX<sup>ème</sup> siècle, plus qu'aujourd'hui, où ils semblent céder leur prévalence aux troubles dépressifs et à la perversion.

Le traumatisme de la seconde guerre mondiale et le délitement des valeurs autocratiques qui lui font suite mettent un terme à l'apologie du renoncement et à l'exaspération du dogme de la peccabilité. C'est en 1949 qu'Angelo Louis-Marie Hesnard, tout en affirmant *«qu'il y a chez tout homme une prédisposition à la culpabilité et à l'accusation, ces deux réactions humaines primordiales et conjuguées avec l'angoisse<sup>3</sup>»* montre comment cette disposition originelle et éthique de l'humain est quelquefois détournée au profit de la création d'un univers fantasmatique *«l'univers morbide de la faute<sup>4</sup>»*. L'emprise du péché intérieur conduit à l'emprise d'une culpabilité imaginaire et à l'auto-accusation compulsive. Elle précipite certains hommes et certaines cultures vers une quête fanatique de purification interne, à l'origine d'une agressivité rentrée qui se retourne aisément contre autrui.

À l'apologie du renoncement, les sociétés occidentales contemporaines ont préféré celle de la réalisation de soi et de la satisfaction de ses pulsions, d'où la prétention d'une génération d'interdire les interdits et ses essais de déculpabilisation. Face à ce retournement idéologique, la psychanalyse fut souvent requise afin d'argumenter dans le sens d'une plus grande tolérance vis-à-vis des pulsions et pour valider les efforts déployés pour fonder une

éthique déclassée de la faute. Cette réquisition de la psychanalyse a entretenu quelques méprises sur lesquelles il convient de revenir.

**La confrontation intérieure entre le bien et le mal ne se réduit pas à celle du ça et du surmoi. Les exigences surmoïques ne peuvent être assimilées à la conscience morale. La mauvaise conscience n'équivaut pas au sentiment de culpabilité.**

## **II ) La mauvaise conscience comme manifestation d'une souffrance identitaire.**

La conscience morale suppose la capacité d'un sujet à ériger en lui un tribunal intérieur, comme l'affirme Vladimir Jankélévitch dans la *Mauvaise Conscience*<sup>5</sup>. Cependant elle est conscience et, par conséquent, non assimilable à la confrontation qui, dans l'inconscient, oppose les pulsions aux exigences surmoïques.

La conscience de soi, préalable à la conscience morale, suppose une réflexion de l'être dans une représentation qui l'unifie et vis-à-vis de laquelle il entretient un certain rapport d'étrangeté.

*«C'est faux de dire : Je pense, on devrait dire : On me pense. Pardon du jeu de mots. JE est un autre. Tant pis pour le bois qui se trouve violon, et nargue aux inconscients, qui ergotent sur ce qu'ils ignorent tout à fait»*  
Arthur Rimbaud.<sup>6</sup>

Cette représentation qui nous unifie et nous réfléchit s'amorce à l'époque du stade du miroir. Un stade de structuration ontologique décrit par Jacques Lacan<sup>7</sup> au cours duquel l'enfant appréhende l'image du miroir comme celle d'un semblable, pour finalement l'appréhender comme son reflet. Initialement, la représentation de soi est appréhendée comme une image extérieure à soi et par extension sous la dépendance du discours de l'autre. Le stade du miroir articule l'imaginaire au langage. La conscience de soi implique une reconnaissance. **La reconnaissance de soi dans le discours de l'autre est responsable de la conscience qui repose ainsi, sur un phénomène intersubjectif.** La conscience n'est pas fondée par elle-même, elle suppose la confrontation avec l'autre, cette thèse inaugurée par Hegel est à l'origine de l'existentialisme autant que de l'apport de Jacques Lacan à la psychanalyse.

L'absence de relation avec autrui, dans les troubles dépressifs, traduit une

quête d'évitement du contact à soi. Le sujet dépressif est dans un rapport à lui-même de continence. Il craint de ne pouvoir contenir les pulsions et les angoisses qui leur sont liées sans en être submergé. Aussi, se ferme-t-il à toutes les occasions de surgissement de la conscience de soi. Il y réussit en bloquant ses relations à autrui et le cours de sa pensée. Ce blocage est facilité par la mauvaise conscience et l'auto-accusation. **La mauvaise conscience réduit la conscience de soi à une expression minimum.** L'auto-accusation rétablit chez le sujet dépressif une conscience d'exister que le repli sur soi menace.

Dans la mélancolie, la mauvaise conscience et l'auto-accusation font barrage au délitement du sentiment continu d'exister. Dans d'autres troubles du narcissisme et de perte de contact à soi, le sujet est à ce point étranger à lui-même qu'il est poussé à agir afin d'éprouver dans le regard de l'autre une représentation de lui à laquelle il puisse s'accrocher. La mauvaise conscience agit, ici, comme une base d'identification capable de restaurer dans le sujet une conscience ontique dès lors que la réprobation est exprimée de façon unanime par tous les témoins de sa transgression.

La foule qui le regarde comme un mauvais objet, ramène l'étranger à lui-même, à la vie psychique. C'est-à-dire qu'elle fait jaillir en lui la conscience d'exister et le sort de son isolement.

*« Dans sa cellule, Meursault pense à son exécution, à son pourvoi et à Marie, qui ne lui écrit plus. L'aumônier lui rend visite, malgré son refus de le rencontrer. Meursault est furieux contre ses paroles, réagit violemment et l'insulte. Après son départ, il se calme, réalise qu'il est heureux et espère, pour se sentir moins seul, que son exécution se déroulera devant une foule nombreuse et hostile ». » Albert Camus<sup>8</sup>.*

**Comme support au sentiment continu d'exister, la mauvaise conscience, qu'elle soit la conséquence d'un passage à l'acte ou le résultat d'une compulsion à l'auto-accusation, s'enracine dans les angoisses dépressives et de néantisation.**

Raskolnikov se croit un être d'exception en quête de pureté et d'excellence. Il tue au nom de l'humanité une vieille usurière et sa sœur. En le confrontant au réel et à sa médiocrité, ce double crime l'enferme dans un remords qui le ronge. La rencontre avec Sonia Marmelodov qui se prostitue pour nourrir sa famille, lui fait découvrir l'innocence et la pureté de cœur. Figure symbolique de la sagesse souillée, c'est pour elle qu'il se dénonce. Dans *Crime et châtiment*, Dostoïevski explore la conscience d'un

personnage que son ami Razoumikhine définit ainsi : «*Sombre, triste, altier et fier ; dans les derniers temps et peut-être même avant, impressionnable et hypocondriaque. Généreux et bon. Il n'aime pas exprimer ses propres sentiments... Terriblement refermé. Tout l'ennuie ; il demeure étendu sans rien faire ; il ne s'intéresse à rien de ce qui intéresse les autres. Il a une très haute opinion de lui-même, et, semble-t-il, non sans raison...*»<sup>9</sup>

Sous l'effet d'une rage mégalomaniacque Raskolnikov souffre d'un état dépressif subséquent à la confrontation de l'estime de soi à la réalité. Le décalage entre la «*haute opinion de lui-même*» et la réalisation de soi domine sa faille narcissique. Cette fissure identitaire brouille sa conscience d'exister. Aussi, est-ce sous la forme d'une mauvaise conscience qu'elle se déploie tout au long du roman. Dans la première partie, la mauvaise conscience est projetée sur un autre. Source d'impureté, l'usurière fixe la faute. La tuer équivaut à un sacrifice expiatoire. En libérant le monde de l'impureté, Raskolnikov croit s'en décrasser. C'est dire comment inconsciemment il s'en sentait souillé. Le sentiment de culpabilité endogène, pour reprendre la terminologie d'Hesnard est, initialement, projeté sur un autre qui incarne la perversion du monde. Le tuer se meut en mission expiatoire, mais, commuant la culpabilité endogène en culpabilité exogène, le crime révèle à son auteur un besoin de châtement auquel il échappait jusqu'alors. **Le remords soulage du sentiment inconscient de culpabilité.** La mauvaise conscience est la première étape d'une restauration du contact à soi. À partir d'elle, le personnage peut rompre avec son isolement et rencontrer Sonia. Mais, cette naissance à l'altérité provoque celle d'une conscience morale non plus fondée sur la détresse de la conscience d'exister mais sur ces exigences.

Cette détresse de la conscience d'exister à la base d'une rigidité morale, nous la retrouvons chez de nombreux fanatiques. Le discours des fanatiques religieux ou politiques équivaut à une quête de pureté aveugle. Cette quête s'est donnée pour justification de passages à l'acte monstrueux dès lors que, pour le fanatique, l'innocence est une impossibilité ontique. Il n'y a pas d'innocent pour le fanatique, il n'y a que des coupables. Le fanatisme repose sur un double mécanisme, la conscience d'exister est réduite, sous l'effet des angoisses dépressives et d'anéantissement, à une mauvaise conscience. Cette mauvaise conscience qui ramasse la totalité de la conscience d'exister réduit, à son tour, le contact à autrui et compromet l'édification du sentiment d'altérité. L'autre, réduit au même, porte alors la faute et l'impureté auxquelles le sujet s'était préalablement réduit.

### III) La conscience morale et le complexe paternel

Sous l'effet des angoisses psychotiques ou dépressives, le sentiment continu d'exister peut se commuer en mauvaise conscience. Mais la mauvaise conscience dont il est alors question n'est pas une conscience morale. La conscience morale ou éthique suppose une conscience érigée sur un principe d'altérité. Le sentiment de responsabilité s'enracine dans une relation asymétrique à autrui, comme celle qui existe entre parent et enfant. Dans la relation imaginaire l'autre est assimilé à soi. La relation imaginaire est une relation symétrique sur laquelle il est impossible d'ériger une conscience éthique dès lors que la conscience morale suppose que, comme l'écrivait Lévinas, « ce que je me permets d'exiger de moi-même ne se compare pas à ce que je suis en droit d'exiger d'Autrui<sup>10</sup> ». La conscience morale émerge d'un rapport à autrui émancipé de la relation imaginaire et fondé sur un ordre symbolique : *«Le tiers me regarde dans les yeux d'autrui – le langage est justice»<sup>11</sup>*

La mauvaise conscience n'est pas toujours la manifestation d'une conscience éthique. Dès lors qu'elle est réactive à une blessure narcissique ou à une détresse dépressive, elle enferme le sujet sur lui-même et compromet son accès à l'altérité. C'est-à-dire aux angoisses névrotiques et de castration qui le soumettent aux exigences de l'ordre symbolique.

La relation à l'autre cesse d'être une relation imaginaire dès lors que l'enfant meut la dialectique de l'être : être ou n'être pas l'objet du désir de sa mère, en dialectique de l'avoir : avoir ou n'avoir pas l'objet du désir de sa mère. Cette transformation est humanisante puisque l'homme est le seul animal chez qui la force du désir n'est pas fonction du besoin de l'objet, mais est déterminée par l'intensité du désir de l'autre pour l'objet. L'ordre humanisant suppose une référence au désir de l'autre. Cette référence est signifiée par le langage qui permet au désir de se commuer en demande ou encore, dans une parole qui en autorise la satisfaction ou non.

*«Le langage est justice<sup>12</sup>»*, il est juste que je puisse désirer telle ou telle femme, il ne l'est pas que je désire ma mère, ma sœur ou ma fille. C'est le langage qui me signifie les femmes qu'il m'est permis de désirer. À l'occasion du complexe paternel l'enfant soumet son vouloir aux exigences du pouvoir. La loi du père ne se réduit pas à une somme d'interdictions, elle assigne à l'enfant une aire de possible à partir de laquelle il pourra déployer sa liberté.

La résistance à l'ordre paternel n'a pas seulement pour effet de favoriser la transgression, elle a pour conséquence de délégitimer le droit à posséder

l'objet de son désir. Le droit sans limite à la jouissance désamarré le désir de son objet. Ce processus permet d'analyser les violences faites aux femmes. La presse et l'opinion associent généralement ces violences à un défaut d'éducation. Les hommes violents le seraient, faute de ne pas avoir été suffisamment instruits du respect dû aux femmes et, du fait d'avoir baigné dans une culture dominée par des valeurs machistes. En milieu carcéral, j'ai été, quelquefois, confronté à ce type d'agresseurs, aucun d'eux ne m'a semblé inaccessible aux normes culturelles de l'égalité entre homme et femme, mais leur histoire m'a toujours semblé dominée par un défi et une défiance vis-à-vis de la figure paternelle. Le défi à l'ordre paternel constitue, chez l'homme violent, la base d'un conflit inconscient. Un conflit où se heurtent le désir de jouissance et le droit de détenir l'objet de son désir. La défiance vis-à-vis de l'ordre paternel enclenche chez certains hommes un sentiment inconscient de ne pas avoir le droit de posséder une femme. Dans ce cas, posséder une femme est assimilé à une transgression. Il revient au père symbolique d'assigner au fils, les femmes auxquelles il peut prétendre. Quant le fils réfute cette assignation, posséder est une aspiration illégitime. Le sentiment d'illégitimité des pulsions d'emprise les mute en agression.

La violence faite aux femmes n'est pas le seul mode de résolution du conflit inconscient à l'ordre paternel. Le donjuanisme ne s'explique-t-il pas comme un défi au père ? Don Juan défie le père en affirmant son droit à séduire n'importe quelle femme. Ce défi au père repose sur la volonté de réduire le langage à ce qu'il dit et, non pas à ce qu'il parle. Le relativisme et le cynisme de Don Juan assimilent la parole du père à l'énoncé des défendus. Aussi, la volonté suffirait-elle pour s'y soustraire et la défier. Don Juan fait une erreur qui lui sera fatale, l'interdit n'est pas assimilable au défendu comme il l'est chez le jeune enfant. L'interdit énonce, au-delà de l'interdiction, les limites dans lesquelles le possible est autorisé. L'interdit permet l'élection amoureuse. Don Juan, faute de soumettre son désir à l'interdit, n'a pas accès à l'élection et l'engagement amoureux. Aussi est-il condamné à séduire.

Je pourrais ici, évoquer la situation d'un ancien patient Monsieur D dont le rapport aux femmes était tributaire de ce type de mécanisme. À sa naissance, son père avait soixante-cinq ans et donc, l'âge d'être un grand-père. Ce père est eurasiatique, mais ne transmet rien de ses origines chinoises à son fils, pas même son patronyme. En effet, arrivé en France entre les deux guerres avec sa mère, il reçoit le conseil de cette dernière, dans le but de lui faciliter l'intégration de substituer son nom à elle à son patronyme chinois. Le père de mon patient, bien avant la naissance de celui-ci, obtient ce changement d'état civil et le droit de porter le nom de jeune fille de sa

mère dont il a modifié l'orthographe. Mon patient porte ainsi le patronyme altéré de sa grand-mère paternelle qu'il n'a pas connue. À l'âge de six ans, Monsieur D est confronté au divorce de ses parents et à leur alcoolisme mondain qui, à partir de cette époque, s'amplifie. Les difficultés à s'inscrire dans une filiation paternelle et la déviance vis-à-vis de l'ordre paternel dominant chez Monsieur D, elles réitèrent les difficultés de son père à le soumettre à un ordre auquel lui-même refusa de se soumettre.

À l'époque où je rencontrais Monsieur D, son hostilité inconsciente à l'ordre paternel entraînait, d'un point de vue manifeste, une impossibilité à s'engager dans une relation amoureuse. Monsieur D séduisait toujours sous la pression du besoin d'être aimé, mais était incapable d'élire une femme parmi toutes celles qui suscitaient son désir. Certaines de ses compulsions traduisaient comment l'objet de sa jouissance ne constituait pas un objet de désir, dès lors qu'elles le poussaient à s'assurer, de façon sournoise, la possession de femmes interchangeable. Sous l'emprise de compulsions fétichistes, il déroba, quand il le pouvait, des sous-vêtements à des jeunes inconnues ou utilisait le téléphone comme mode d'intrusion dans leur intimité. Enfin il cherchait à en caresser le plus possible dans les transports en commun dès lors que les conditions lui permettaient d'opérer avec discrétion. Monsieur D savait qu'il agissait mal, mais l'attraction du défi était plus forte que ses résolutions à agir de façon morale. La connaissance du bien et du mal ne réduit pas la tentation de la transgression. Elle en constituait même une des conditions, nécessaire à la jouissance qu'elle procure. La jouissance des pervers est quelquefois une jouissance sans désir, voire empreinte de lassitude et seulement destinée à rompre son ennui. Cette tentation de la transgression équivaut à un défi à l'ordre paternel. Les termes de ce défi se figent dans l'affirmation inconsciente que toutes les femmes qui plaisent sont à prendre, cette affirmation suspend l'impératif du choix et subséquemment de l'élection amoureuse qui en constitue la transcription consciente. La transgression équivaut ici au triomphe de l'expression libre du droit à la jouissance, une expression qui compromet le fantasme lui-même dès lors qu'il fait naître un désir sans objet comme l'affirmait Lacan «*le désir plus exactement se supporte d'un fantasme dont un pied au moins est dans l'Autre*<sup>13</sup>».

C'est la Loi symbolique qui, en structurant les rapports intersubjectifs, assigne au désir un objet. Aussi, Jacques Lacan avance-t-il que «*Le désir refoulé et la Loi sont une seule et même chose*<sup>14</sup>». Un désir sans objet, s'apparente à l'impératif de la jouissance qui est la figure inversée d'une loi qui n'a pas les relations intersubjectives pour objet, mais plutôt l'impératif de la réalisation du bien pour lui-même. L'impératif catégoriel de la raison

pratique délimite selon Lacan une Loi aussi « *insaisissable que selon Kant l'est l'objet de la Loi* »<sup>15</sup>.

Affirmer une loi morale qui ne tienne pas compte du désir équivaut à l'ériger sur l'absence de sujet, à l'inverse vouloir fonder le désir sur une absence de référence à la loi, c'est lui dérober son objet. Voilà comment Kant et Sade peuvent être rapprochés. De cette façon écrit encore le psychanalyste : « *l'apologie du crime ne le pousse qu'à l'aveu détourné de la Loi. L'Être suprême est restauré dans le Maléfice*<sup>16</sup> ».

#### IV ) Altérité et conscience morale

La tentation du mal comprise dans son rapport avec la fonction paternelle repose sur un double détournement possible de l'ordre symbolique. Dans le premier détournement, la Loi est assimilée à un impératif sans signification pour le sujet qui, opérant par refoulement, s'y soumet de façon massive et scrupuleuse. Tout écart à l'idéal de réalisation de soi exigée par la Loi, conduit à l'épreuve du sentiment de culpabilité. Le sentiment de culpabilité accroît les exigences vis-à-vis de soi. Sous l'effet d'un excès de culpabilité, le terrorisme des scrupules amorce la réduction de la subjectivité sur un mode obsessionnel. Ce type de détournement de l'ordre symbolique cède de nos jours la place, comme nous l'avons montré plus haut, au mouvement inverse, celui de la révolte et du défi vis-à-vis de l'ordre paternel. Cette révolte délie le désir de son objet et le réduit alors à un simple impératif de jouissance. Le désir sexuel est limité à un besoin dont les objets de satisfaction sont interchangeables comme dans le cas du donjuanisme.

Jusqu'à la fin des années soixante, la conscience morale dans nos sociétés s'érigeait sur la vertu du renoncement et encourageait, par-là même, une réduction de la subjectivité sur le mode obsessionnel. C'est pourquoi il a fallu lui opposer une conscience éthique qui repose sur la subjectivité. Hesnard et d'autres psychanalystes y ont contribué. Aujourd'hui, nos sociétés individualistes et de consommation légitiment la quête de satisfaction et le droit à la jouissance. Cependant ce droit, dans l'hypothèse de la perversion, est affirmé sans prendre en compte l'objet. Aussi, la conscience éthique est-elle plus qu'autrefois compromise par l'absence d'altérité.

La mauvaise conscience équivaut quelquefois à une conscience de soi dérivative. Dans cette perspective, elle est étrangère à la conscience morale et du point de vue des processus inconscients, elle fait barrage aux angoisses

psychotiques et dépressives. Dans certains cas, la mauvaise conscience s'enracine dans la conscience morale et s'apparente au sentiment de culpabilité provoqué par la confrontation aux angoisses de castration. Cette mauvaise conscience enracinée dans la conscience morale, le sujet pervers y échappe. Chez lui, l'attraction du mal et de la transgression équivaut à un défi à l'ordre paternel. Cette dislocation de la conscience morale dans la perversion montre l'importance de ses liens avec les processus à l'oeuvre dans l'édification de la subjectivité et du sentiment d'altérité qui lui est subséquent. Ce faisant, elle suggère que le défi au père dont il est question dans la perversion, a pour préalable des mécanismes archaïques dont l'exploration pourrait relever d'un autre cadre que celui du présent article.

Alain BOUREGBA

Psychanalyste

Directeur de la fédération des relais enfants parents

4-6, rue Charles Floquet 92120 Montrouge

## Notes

1. S. Freud (1929) *Malaise dans la civilisation*, Paris, P.U.F
2. S. Freud (1929) *Malaise dans la civilisation*, Paris, P.U.F
3. À. Hesnard (1954) *Une morale sans péché*, Paris, P.U.F
4. À. Hesnard (1949) *L'univers morbide de la faute*, Paris, P.U.F
5. V. Jankélévitch (1951) *La mauvaise conscience*, Paris, P.U.F
6. À. Rimbaud, À Georges Izambard, « Lettre dite du voyant » Charleville, 13 mai 1871
7. J.Lacan « Le stade du miroir. Théorie d'un moment structurant et génétique de la constitution de la Réalité, conçu en relation avec l'expérience et la doctrine psychanalytique » Communication au 14e Congrès psychanalytique international, Marienbad, International Journal of Psychoanalysis, 1937. »
8. À. Camus (1942) *L'étranger*.
9. F. Dostoïevski, *Crime et châtiment* 1866
10. E. Lévinas (1976) *Totalité et infini*, Fata morgana
11. ibidem.
12. Ibidem.
13. J.Lacan (1963) Kant avec Sade in *Préface aux œuvres complètes du Marquis de Sade cercle du livre précieux*.
14. ibidem
15. ibidem
16. ibidem

---

**Alain Bouregba** – *De la signification de la transgression morale et de la mauvaise conscience.*

**Résumé :** Cet article a pour objet de rendre compte des processus inconscients impliqués dans les manifestations de mauvaise conscience et, inversement de la tentation à la transgression morale. Deux situations seront successivement abordées.

Dans la première, la mauvaise conscience s'explique par un mécanisme d'agrippement identitaire d'un sujet menacé par le délitement du sentiment continu d'exister. La mauvaise conscience se substituant à la conscience de soi, évite au sujet les angoisses de néantisation et dépressives attachées aux troubles du narcissisme.

Dans la seconde situation, la mauvaise conscience et la tentation à la transgression morale sont envisagées dans leur rapport avec la Loi symbolique. Dans cette perspective, est notamment abordé le défi du pervers à l'ordre paternel. Chez lui, le désir de jouissance se substituant au désir de l'objet, la perception de l'altérité est compromise. Les victimes de Don Juan sont des objets de jouissance interchangeables. Son affirmation du droit à la jouissance défie la Loi du Père à qui, il appartient d'assigner aux fils le groupe de femmes qu'ils peuvent désirer, en leur indiquant celles qui leur sont interdites. Enfin, dans cet article il est montré comment la société, jusqu'au milieu du vingtième siècle, en préconisant une morale fondée sur le renoncement, exposait aux excès de la mauvaise conscience et aux risques de rétrécissement de la subjectivité mais, comment aujourd'hui en établissant le principe d'épanouissement personnel à la base ses représentations morales, elle fragilise les personnalités chez qui la perception de l'altérité est compromise. La psychanalyse qui contribua, dès sa création, à l'édification d'une éthique qui reposait sur la subjectivité et désormais requise pour aider à l'édification d'une éthique fondée sur l'altérité.

**Mots-clés :** La mauvaise conscience – Le remords et le sentiment de culpabilité – Les angoisses de néantisation, dépressive et de castration – La conscience morale – La fonction paternelle – La perversion.

**Alain Bouregba** – *The significance of a guilty conscience and moral transgression*

**Summary :** The objective of this article is to explore the unconscious processes involved in the phenomenon of a guilty conscience and, inversely, the tendency to morally transgress. Two case studies will be examined in the article.

In the first case, a guilty conscience is due to a mechanism whereby the individual clings to identity as a result of fears of fragmentation of his or her existence. When a guilty conscience serves as a substitute for the conscious self, an individual's depressive anxieties and fears of annihilation linked to narcissistic disorders are warded off.

In the second case, a guilty conscience and tendency to transgress are construed in relationship to The Law dictating a supposed "symbolic order." This perspective focuses primarily on the individual's defying of the paternal order. Here, the desire for pleasure substitutes for the desire of the object, compromising the individual's perception of alterity or otherness. Don Juan's victims are merely interchangeable objects of pleasure. His affirmation of his right to pleasure defies the Law of the Father, whose role is to designate the group of women whom the son can desire, by underscoring those who are taboo, whom he cannot desire.

The article also explores how, until the mid-20th century, society advocated a morality based on renunciation, predisposing many to the excesses of guilty consciences and to a host of problems created when subjectivity is restricted; and how today, by basing moral representations on the principle of personal fulfilment, society weakens those very individuals whose perception of alterity is compromised. Psychoanalysis, which from the onset helped establish an ethic based on subjectivity, has now become a mainstay in helping construct an ethic based on alterity.

**Key-words :** Guilty conscience – Remorse, feelings of guilt – Fear of annihilation – depressive anxieties – fear of castration – Moral conscience – Paternal function.